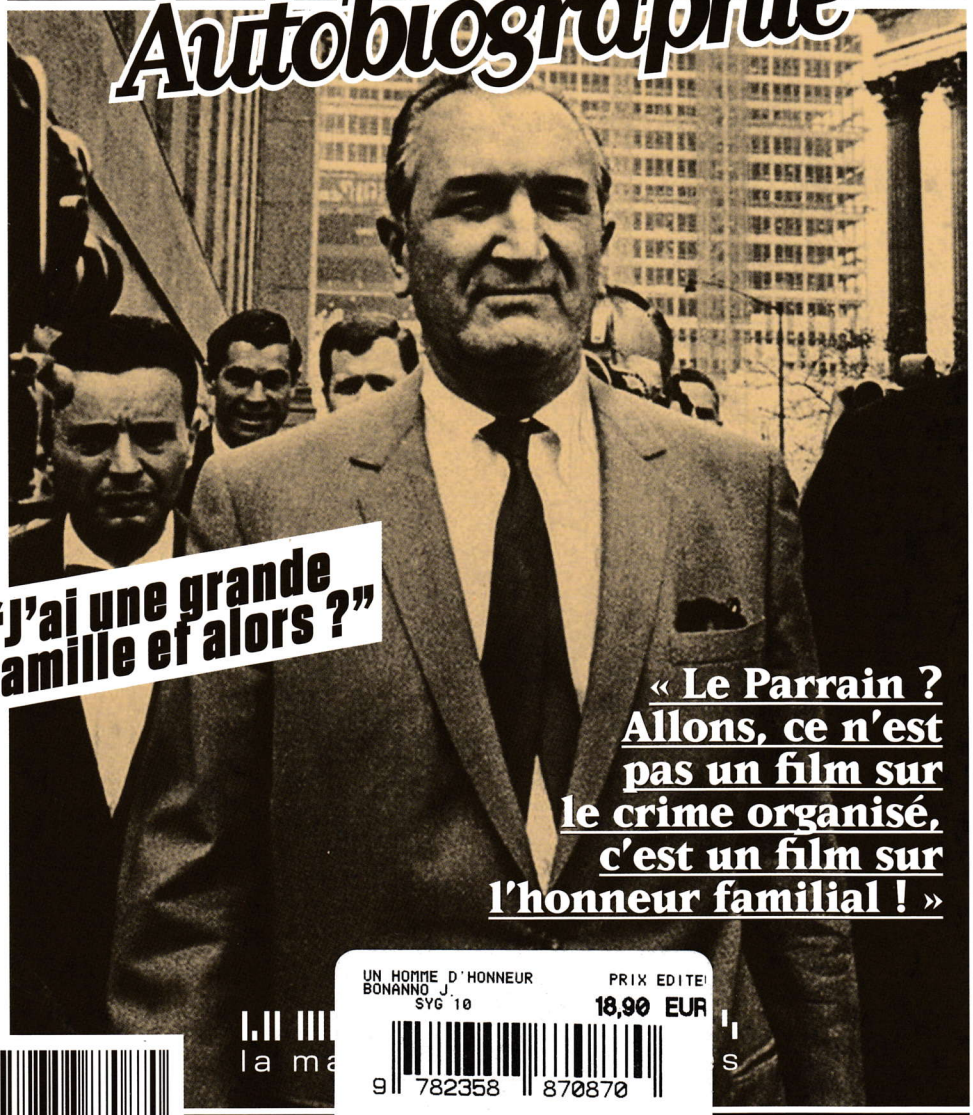
En 1931, à la mort du *capo di tutti capi*, il devient le patron de la famille Maranzano qui prend le nom de famille Bonanno, une des cinq familles de la mafia new-yorkaise.

# JOSEPH BONANNO

DIT JOE BANANAS

# HOMME D'HONNEUR

## Autobiographie



**"J'ai une grande famille et alors ?"**

**« Le Parrain ? Allons, ce n'est pas un film sur le crime organisé, c'est un film sur l'honneur familial ! »**

la ma

UN HOMME D'HONNEUR
BONANNO J.
SYG 10
PRIX EDITE
18,90 EUR
9 782358 870870
*0058 417280 03185021 040855 24
9 782358 870870
18,90 EUROS
V.LAMANUFACTUREDELIVRES.COM

Mama Coca
El Papel de la Coca
www.mamacoca.org

# INTRODUCTION

Je m'appelle Joseph Bonanno. J'ai soixante-dix-huit ans et je suis plusieurs fois grand-père. On m'a souvent décrit comme un gangster, un racketteur, un hors-la-loi.

Je veux donner un portrait objectif de moi-même et une description exacte de ce que j'ai vécu, afin que vous puissiez juger quel genre d'homme je suis.

Je suis supposé être, ou avoir été, ou avoir voulu être « le boss des boss »… quoi que cela puisse signifier. À certaines époques, on m'a accusé d'avoir voulu « contrôler » New York, la Californie, l'Arizona, le Wisconsin, le Colorado, l'Alaska, ainsi que certains coins du Mexique et du Canada.

Je n'oublie ni ne renie rien de mon passé. Qui peut savoir mieux que moi ce que furent mes erreurs et mes succès ? En écrivant ce livre, je n'ai pas cherché à me justifier, encore moins à dissimuler ou travestir les faits. Dresser le portrait ressemblant d'un homme est une entreprise qui demande une grande rigueur.

La réputation qui m'a été faite s'est bâtie sur l'ignorance et l'exagération. Presque tout ce qui s'est dit ou écrit sur moi était inventé. La vie est plus riche, plus complexe que la représentation qui en est donnée par les médias. Si vous avez ouvert ce livre en espérant y lire les confessions d'un bandit sicilien ou y découvrir des aventures sanglantes, vous pouvez le refermer sans prendre la peine d'aller plus loin. J'ai pris trop de temps et mis trop de soin à rédiger ces pages pour concevoir qu'elles soient lues comme un vulgaire roman policier. Je les ai écrites parce que je voulais, pour une fois, que l'on me comprenne.

Il a souvent été difficile pour moi de me faire comprendre. Le plus grand regret de ma vie est sans doute de n'avoir jamais parfaitement maîtrisé l'anglais. Je le parle couramment, mais sans élégance et sans finesse, comme la plupart des immigrants. Les mots me viennent le plus souvent en anglais, mais parfois aussi en italien ou dans le dialecte sicilien de ma ville natale, plus rarement en français. Mon langage est un mélange de toutes ces langues.

Pour surmonter cette difficulté, j'ai sollicité l'assistance d'un rédacteur. Grâce à son aide, j'ai pu écrire ce livre en bon anglais. Comme je suis un homme cultivé, vous ne serez pas surpris de découvrir que je suis capable de penser par moi-même et de citer de grands auteurs. Les Siciliens sont souvent considérés comme sachant à peine parler, simplement parce qu'ils s'expriment mal en anglais. Lorsqu'ils utilisent leur langue natale, ils peuvent être aussi éloquents que n'importe qui. Je dois cependant préciser qu'il y a toujours eu une différence entre moi-même et mes amis siciliens. À l'inverse de la plupart d'entre eux, j'ai eu la chance de pouvoir fréquenter l'école jusqu'à mes études supérieures.

Parmi mes compatriotes, en Amérique, je me suis toujours fait remarquer comme un homme ayant reçu une bonne éducation, ne fût-ce que parce que je pouvais citer des fragments de la *Divine Comédie* ou des passages du *Prince*. Mes compagnons du Nouveau Monde n'étaient pas précisément des intellectuels. Des hommes comme Charlie Luciano, Albert Anastasia ou mon cousin Stefano Magaddino étaient désorientés lorsque je glissais une allusion littéraire dans nos conversations. Quand je parlais en italien, ils me reprochaient souvent d'employer des mots qu'ils ne comprenaient pas. Ils avaient grandi dans les villages misérables de la Sicile ou les quartiers pauvres des grandes villes américaines. Leur langage était cru et essentiellement utilitaire.

Mon ami Vincent Mangano avait coutume de me dire lorsqu'il était exaspéré par une de mes remarques :

– Peppino, avec toi, il faudrait toujours aller chercher dans des livres. Comment veux-tu qu'on finisse nos repas ?

Dans la mesure où je rapporte dans ce livre un assez grand

nombre de conversations, je dois expliquer de quelle manière j'ai utilisé mes citations. Lorsque je cite mot pour mot – un article de journal ou le compte rendu d'un procès – le texte est placé entre guillemets ou signalé par un alinéa. Dans les autres cas – comme ci-dessus – j'emploie des tirets pour indiquer que les propos cités ne sont qu'approximatifs. Comme l'écrivit Thucydide en présentant ses chroniques :

« Pour ce qui est des discours, il m'est difficile de me souvenir des mots exacts. J'ai donc mis dans la bouche de chaque interlocuteur les sentiments qui étaient les siens, en lui faisant exprimer à sa manière, et dans le même temps je me suis efforcé dans la mesure du possible, de donner l'idée générale de ce qui dit. »

Quelque opinion que vous ayez de moi, je suis le dernier survivant d'une espèce disparue et d'un mode de vie révolu. J'ai connu les deux visages de l'humanité. J'ai rencontré le vice, et aussi la vertu. Ma vie a été un pied de nez au destin. Lorsque j'en revois les épisodes et les contrastes, je ne peux m'empêcher de rire – du rire sardonique d'un homme qui a vu et qui a survécu pour le raconter. Ma plus grande victoire a été de sortir vivant du Volcan – le surnom que j'avais donné à New York. La plupart des anciens sont morts dans sa fournaise. Mais je suis toujours ici.

Et grâce à Dieu je peux encore rire !

J'ai également une excellente mémoire. Le passé est pour moi plus vivant que jamais, et plus je prends du recul, plus les événements de ma vie acquièrent du relief.

Peut-être, si je raconte mon histoire avec suffisamment de conviction, y découvrirez-vous non seulement ce que je suis, mais aussi en partie ce que vous êtes et ce qu'est le monde dans laquelle nous vivons.

**La mafia italo-américaine... un monde mystérieux devenu légendaire. L'autobiographie de Joseph Bonanno, elle, est un document authentique, écrit en 1983 par l'un des plus célèbres « hommes d'honneur ».**

Joseph Bonanno, alias Joe Bananas, a été pendant plus de vingt ans un des cinq parrains de New York qui ont dirigé la Commission, le gouvernement de la mafia. De toutes les grandes figures de la période faste de « l'honorable société », il est le seul à avoir survécu à l'enfer du volcan new-yorkais. Il a bâti une fortune sur le racket et autres trafics, qu'il a fait fructifier à travers des investissements légaux, poussant l'imbrication du monde criminel et du monde des affaires à un degré inconnu jusqu'alors. Dans son récit, Bonanno décrit son enfance en Sicile, la prohibition, la guerre des gangs, la vie des parrains et des familles de New York, ainsi que la longue traque qui a permis au FBI de le faire condamner en 1985. Le Parrain déplore la disparition des traditions siciliennes, de ce monde où la loyauté et l'honneur étaient des vertus intangibles, ce monde qui n'a conservé qu'un seul des anciens principes : la moindre infraction entraîne une unique sanction, la mort. Pour lui, c'est la dégénérescence au contact de la société américaine qui a donné naissance à cette forme de gangstérisme ensuite devenue mythe : la mafia italo-américaine, dont les auteurs de fiction - Francis Ford Coppola, Martin Scorcese ou James Ellroy... - pouvaient alors s'emparer.

PHOTOGRAPHIE : ©DR
DESIGN : LOICVINCENT.COM